

**LES BARBARES DANS NOS PORTES
LA CIVILISATION ARABE S'EST EFFONDREE. ELLE NE SE
REMETTRA PAS DE MON VIVANT.**

Hisham Melhem 18 Septembre, 2014

Avec la décision de recourir à la force contre les extrémistes violents de l'État islamique, le président Obama est en train de faire plus que d'entrer, en connaissance de cause, dans un borborygme. Il fait plus que de jouer avec le destin de deux pays Irak et la Syrie, à moitié brisés, dont les sociétés ont été vidées de tout, bien avant que les Américains, n'apparaissent à l'horizon. Obama rentre, encore une fois et avec beaucoup de réticence compréhensible, dans le chaos de toute une civilisation qui est brisée.

La civilisation arabe, nous le savions, a presque disparu. Le monde arabe est aujourd'hui plus violent, instable, fragmenté et entraîné dans l'extrémisme de ses dirigeants et celui de son opposition, que depuis l'effondrement de l'Empire ottoman, il y a un siècle.

Tout espoir de l'histoire arabe moderne a été trahie. La promesse d'émancipation politique, le retour à une vie politique authentique, la restauration de la dignité humaine annoncée, au début, par la saison des révoltes arabes, tout a cédé la place à des guerres civiles, des divisions ethniques, sectaires et régionales et à la réaffirmation de l'absolutisme, à la fois dans ses formes militaires et ataviques. À l'exception, douteuse, des monarchies archaïques et des émirats du Golfe, qui pour le moment sont à contre-courant du chaos, et éventuellement de la Tunisie, il n'y a pas de légitimité reconnaissable dans le monde arabe.

Est-il surprenant que, comme la vermine qui se développe sur une ville en ruine, les héritiers de cette civilisation auto-détruite soient les voyous nihilistes de l'État islamique? Et il n'y aurait donc pas d'autres personnes que les Américains et les pays occidentaux, qui puissent nettoyer ce vaste gâchis que nous avons fait nous-mêmes, nous les Arabes? Pas un paradigme ou une théorie peut expliquer ce qui s'est passé dans le monde arabe au cours du siècle dernier. Il n'existe pas de raisons évidentes pour les échecs colossaux de toutes les idéologies et mouvements politiques qui ont balayé la région du monde arabe : le nationalisme arabe, dans ses formes baathistes et nassériennes; divers mouvements islamistes; le Socialisme arabe; les monopoles rentiers de l'Etat et ses rapaces, laissant dans leur sillage une série de sociétés brisées. Aucune théorie ne peut expliquer la marginalisation de l'Égypte, qui fut le centre de gravité politique et culturelle dans l'Orient arabe, et son expérimentation tumultueuse avec un changement politique pacifique, avant de revenir à un régime militaire.

Expliquer la réalité effrayante qui sévit sur un front s'étendant depuis Bassora à l'embouchure du golfe Persique jusqu'à Beyrouth sur la Méditerranée, par une notion comme « les anciennes haines sectaires » n'est pas suffisant; cette saignée presque continue entre chiites et sunnites,

manifestation publique de cette bataille géopolitique épique pour le pouvoir et le contrôle de la région, opposant l'Iran, la centrale chiite, contre l'Arabie Saoudite, la centrale sunnite, et leurs mandataires.

Il n'y a pas qu'une explication globale unique pour ces horreurs en Syrie et en Irak, où au cours des cinq dernières années, plus d'un quart de million de personnes ont péri, où les villes célèbres comme Alep, Homs et de Mossoul ont connu la terreur moderne de Assad et de ses armes chimiques et la violence brutale de l'État islamique. Comment la Syrie s'est déchiré et est devenue à nouveau, comme l'Espagne dans les années 1930, l'arène pour les Arabes et les musulmans un lieu où se combattre, réanimant d'anciennes guerres civiles? La guerre a été menée par le régime syrien contre les civils des zones de l'opposition, utilisant des missiles Scud, des bombes et baril anti-personnels, ainsi que des tactiques médiévales contre des villes et des quartiers entraînant leur siège et la famine. Pour la première fois depuis la Première Guerre mondiale, des Syriens se sont retrouvés à mourir de malnutrition et de faim.

L'histoire de l'Irak au cours des dernières décennies est une chronique d'une mort annoncée. La mort lente a commencé avec la décision fatidique de Saddam Hussein d'envahir l'Iran en Septembre 1980, les Irakiens ayant vécu dans le purgatoire depuis, avec chaque guerre donnant naissance à une autre. Au milieu de ce chaos au dessus de leurs têtes, l'invasion américaine en 2003 fut simplement un catalyseur qui a permis que le violent chaos reprenne pleinement en vigueur.

Les polarisations en Syrie et en Irak, politique, sectaire et ethnique, sont si profondes qu'il est difficile de voir comment ces pays, autrefois importants, pourraient être restaurés en tant qu'États unitaires. En Libye, 42 ans du règne de terreur de Mouammar al-Kadhafi a rendu le pays politiquement dévasté et a fracturé son unité déjà précaire. Les factions armées qui ont hérité de ce pays épuisé l'ont entraîné de nouveau, et sans surprise, dans des destructions le long de fissures tribales et régionales. Le Yémen a lui aussi tous les ingrédients d'un État en faillite: politiques, sectaires, tribales, les divisions nord-sud, sur fond de détérioration de l'économie et de la nappe phréatique appauvrie, pourraient en faire le premier pays au monde à manquer d'eau potable.

Le Bahreïn est un pays au statu quo fragile, imposé par la force des armes de ses grands voisins, principalement l'Arabie saoudite. Le Liban, dominé par le Hezbollah, sans doute le plus puissant acteur non étatique dans le monde avant l'avènement de l'État islamique, pourrait être entraîné lui aussi dans la tourmente de plusieurs guerres civiles de la Syrie, animées par le régime d'Assad, de l'Iran et de son mandataire le Hezbollah, ainsi que l'État islamique.

Un sous-produit de la perte de la sécurité nationale et de la résurgence de l'islamisme a été la mort lente du cosmopolitisme qui distinguait les grandes villes du Moyen-Orient comme Alexandrie, Beyrouth, Le Caire et

Damas.

Alexandrie était à l'époque un centre d'apprentissage et de merveilles multiculturels (la nuit, Mark Twain avait écrit dans son livre "Innocents à l'étranger", que "c'était une sorte de réminiscence de Paris"). Aujourd'hui Alexandrie est un foyer de l'islam politique, maintenant que l'importante communauté grecque-égyptien a fui, ainsi que les autres communautés non-arabes et non-musulmanes.

Beyrouth, la ville la plus libérale au Levant à une époque, a du mal à maintenir un minimum d'ouverture et de tolérance tout en étant poussé par le Hezbollah à devenir une Téhéran sur la Méditerranée. Au cours des dernières décennies, les islamistes de la région ont encouragé et fait pression sur les femmes pour qu'elles portent le voile, les hommes devant montrer des signes de religiosité, et subtilement (et pas si subtilement aussi) à intimider les intellectuels et les artistes non-conformistes. L'Égypte d'aujourd'hui est privée d'universités et de centres de recherche de bon niveau, alors quelle publie des journaux illisibles à la xénophobie et à l'hyper-nationalisme avérés. Le Caire ne produit plus un cinéma audacieux et créateur comme l'avait été un pionnier tel le directeur, acclamé par la critique, Youssef Chahine il y a plus de 60 ans. La société égyptienne d'aujourd'hui ne pourrait pas tolérer une figure littéraire et intellectuelle comme Taha Hussein, qui dominait la vie intellectuelle arabe depuis les années 1920 et jusqu'à sa mort en 1973, en raison de son scepticisme sur l'islam. La société égyptienne ne peut pas se réconcilier aujourd'hui avec la grande diva Asmahan (1917-1944) chantant à son amant que "mon âme, mon cœur, et mon corps sont dans ta main." Dans l'Égypte d'aujourd'hui, une chanteuse comme Asmahan serait traquée et bannie du pays.

Les djihadistes de l'État islamique, en d'autres termes, ne sont pas sortis de nulle part. Ils ont émergé d'un pourrissement, d'un vide dans une civilisation en panne. Ils sont une manifestation horrible d'une maladie plus profonde affectant la culture politique arabe, qui a stagné, qui est répressive et patriarcale, après des décennies de régime autoritaire qui ont conduit à la défaite désastreuse dans la guerre de 1967 avec Israël. Cette défaite a sonné le glas du nationalisme arabe et la résurgence de l'islam politique, qui se projetait comme une alternative aux idéologies les plus laïques qui avaient dominées les républiques arabes depuis la Seconde Guerre mondiale. Si le déclin arabe était le problème, alors "*l'islam est la solution*", disaient les islamistes et ils y croyaient.

À la base, les deux courants arabes, le nationalisme politique et l'islamisme, sont entraînés par des pulsions primitives et une perspective passéiste de la vie, enracinées dans un passé mythifié la plupart du temps. De nombreux islamistes, y compris les Frères musulmans d'Égypte (qui est la source de ces groupes), qu'ils le disent explicitement ou par allusion, en sont encore, de manière incessante, à vouloir ressusciter l'ancien califat ottoman. Des groupes encore plus radicaux, les salafistes, veulent un retour à l'époque

puritaine du Prophète Muhammad et de ses compagnons. Pour la plupart des islamistes, la démocratie signifie simplement la règle majoritaire, et l'application de la charia, qui codifie l'inégalité des sexes et la discrimination contre les non-musulmans.

Et avouons-la triste vérité. Il n'existe absolument aucune preuve que l'islam, dans ses diverses formes politiques, soit compatible avec la démocratie moderne. De l'Afghanistan sous les talibans, au Pakistan et l'Arabie Saoudite, de l'Iran et au Soudan, il n'existe aucune entité islamiste qui puisse être appelée démocratique, juste ou pratiquant une bonne gouvernance.

Le court passage des Frères musulmans en Egypte sous la présidence de Mohamed Morsi n'a pas fait exception. La Fraternité a tenté de monopoliser le pouvoir, d'intimider l'opposition et a conduit le pays vers une impasse dangereuse, avant qu'un coup d'Etat militaire violent ne mette fin à la brève expérimentation de l'application de la sharia.

Comme les islamistes, les nationalistes arabes, en particulier les baasistes ont également mis l'accent sur une "renaissance" de la grandeur arabe passée, qui avait jadis fleuri et rendu célèbre des villes comme Damas, Bagdad, Le Caire et Cordoue, "Al-Andalus", l'Espagne d'aujourd'hui.

Ces nationalistes croyaient que la langue et la culture (et dans une moindre mesure l'islam) arabe suffiraient à réunir des entités disparates, avec des niveaux de développement sociaux, politiques et culturels différents. Ils étaient dans le déni qu'ils vivaient dans un monde beaucoup plus diversifié. Les minorités qui résistaient à la prééminence de l'identité arabe ont été victimes de discrimination, leur citoyenneté niée, leurs droits fondamentaux bafoués, et dans le cas des Kurdes en Irak, ils ont été soumis à une répression massive et des meurtres aux proportions génocidaires. Sous le nationalisme arabe, le despote arabe moderne (Saddam Hussein, Kadhafi, Assad) a émergé. Mais ces hommes vivaient dans une splendide solitude, détachés de leurs propres peuples. La répression et l'intimidation des sociétés dans lesquelles ils régnaient, ont été résumées douloureusement par le génial poète syrien Muhammad al-Maghout: *"J'entre dans ma salle de bain avec mes papiers d'identité en mains."*

Les dictateurs, toujours impopulaires, ont ouvert la porte à la montée des islamistes quand ils se sont montrés tout aussi incompetents que les monarques qu'ils avaient remplacés. Ceci a été, encore une fois, illustré en 1967, après la défaite de l'Egypte nassérienne et baasiste en Syrie face à Israël. A partir de ce moment là, la politique arabe a commencé à être animée par divers partis islamistes et des mouvements qui leurs étaient liés. Les dictateurs, dans leur désespoir à conserver leur puissance en déclin, sont devenus plus brutaux dans les années 1980 et 1990. Mais les islamistes ne cessait de monter, avec des formes et des bigarrures nouvelles, différentes, pour être écrasés à chaque fois de plus en plus féroce.

L'année 1979 a marqué un tournant important pour l'islam politique. Une

révolution islamique en Iran a explosé, provoquée en partie par des décennies de soutien occidental pour le shah corrompu. L'Union soviétique a envahi l'Afghanistan et un groupe de fanatiques sanguinaires a occupé la Grande Mosquée de La Mecque pendant deux semaines. Après ces événements cataclysmiques, l'islam politique est devenu de plus en plus primitif dans ses manifestations sunnites et plus belliqueux dans ses manifestations chiïtes. L'Arabie Saoudite, afin de réaffirmer son ethos fondamentaliste "wahhabite", est devenue plus stricte dans l'application de la loi islamique, et a augmenté son aide financière aux islamistes ultra-conservateurs et à leurs écoles dans le monde entier. L'islamisation de la guerre en Afghanistan contre l'occupation soviétique, un projet organisé et financé par les Etats-Unis, l'Arabie Saoudite, l'Égypte et le Pakistan, a déclenché un changement tectonique dans la carte politique de l'Asie du Sud et du Moyen-Orient. La guerre en Afghanistan a été le baptême du feu pour des groupes terroristes comme le "Groupe islamique" égyptien et "Al-Qaïda", les ancêtres de l'État islamique.

Cette lutte pour la légitimité, depuis des décennies, entre les dictateurs et les islamistes, a signifié que lorsque les soulèvements du printemps arabe ont commencé au début de 2011, il n'y avait pas d'autres alternatives politiques. Vous n'aviez le choix qu'entre le Scylla de l'État de sécurité nationale et le Charybe de l'islam politique. Les laïcs et les libéraux, tout en jouant un rôle de premier plan dans la phase précoce des soulèvements égyptiens, ont été marginalisés par la suite par les islamistes qui, en raison de leur expérience politique liée à l'ancienneté de leur mouvement, ont remporté les élections législatives et présidentielles. Dans une région dépouillée de toute vie politique réelle, il était difficile pour les libéraux très expérimentés et les laïques divisés de créer des partis politiques viables.

Donc, personne ne devrait être surpris que les islamistes et les restes des forces de sécurité de l'État national aient dominé l'Égypte depuis la chute d'Hosni Moubarak. En fin de compte, le soulèvement n'avait touché que la pointe visible de la pyramide du pouvoir de Moubarak et de certains de ses acolytes, mais le reste de la structure répressive, ce que les Égyptiens appellent l'«État en profondeur» (l'armée, l'appareil de sécurité, la justice, les médias d'Etat et les intérêts économiques), sont restés intacts. Après l'expérience ratée des Frères musulmans, un coup d'État sanglant en 2013 a bouclé la boucle et a remis l'Égypte sous le contrôle d'un général à la retraite.

Aujourd'hui, l'échec du Premier ministre d'Irak, Nouri al-Maliki qui devait être autoritaire lui aussi et qui vient récemment de quitter le pouvoir, a contribué à la montée des islamistes. L'État islamique exploite la minorité arabe sunnite aliénée, qui se sent marginalisée et privée de ses droits, dans un Irak, pour la première fois de son histoire, dominé par les chiïtes et fortement influencé par l'Iran.

Il faut remarquer que dans presque chaque époque de l'histoire musulmane,

y compris celles qui furent éclairées, des groupes virulents soutenant une vision, austère, puritaine et absolutiste de l'islam, ont toujours existé. Ils ont eu des noms différents, mais étaient animés par les mêmes fanatiques, aux pulsions primitives. La grande ville de Cordoue, une des villes les plus avancées dans l'Europe médiévale, a été saccagée et pillée par un tel groupe (Al Mourabitoun) en 1013, détruisant ses magnifiques palais et sa célèbre bibliothèque. Dans les années 1920, le mouvement "Ikhwan" en Arabie (pas de relation avec le même mouvement égyptien) était si fanatique que le fondateur de l'Arabie saoudite, le roi Abdul-Aziz Al Saoud, qui avait d'abord collaboré avec eux, a dû les écraser plus tard. À l'époque contemporaine, ces groupes ont pour noms les Talibans, Al-Qaïda et l'État islamique.

Oui, il est trompeur de regrouper, comme certains le font, tous les groupes islamistes ensemble, même s'ils sont tous conservateurs à des degrés divers. En tant qu'organisations terroristes, Al-Qaïda et l'État islamique sont différents des Frères musulmans, mouvement conservateur qui a renoncé il y a des années à la violence, même s'il a trempé dans la violence dans le passé.

Néanmoins, la plupart de ces groupes appartiennent à la même famille et tous proviennent des maux de la civilisation des Arabes. L'État islamique, comme Al-Qaïda, est comme une tumeur du corps politique arabe malade. Ses racines sont profondément ancrées dans les tréfonds d'un monde arabe tourmenté, à la dérive, sans but à travers les ténèbres. Il a fallu des décennies et des générations aux Arabes pour atteindre ce pire moment. Il nous faudra beaucoup de temps pour récupérer, ce ne sera certainement pas de mon vivant. Les nationalistes arabes et les islamistes ont enseigné à ma génération d'Arabes, que nous devons élever des remparts pour défendre le « monde arabe » contre les nombreux barbares (les impérialistes, les sionistes, les Soviétiques) qui se massaient aux portes. Nous ne savions pas que les barbares étaient déjà à l'intérieur des portes, qu'ils parlaient notre langue et étaient déjà très bien installés dans la ville.

Hisham Melhem est le chef du bureau de Washington de Al-Arabiya, la chaîne satellitaire basée à Dubaï. Il est également le correspondant de An-Nahar, le plus grand quotidien libanais.